

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

WILSON, John Elbert, *Schellings Mythologie. Zur Auslegung der Philosophie der Mythologie und der Offenbarung*

par Lucien Pelletier

*Laval théologique et philosophique*, vol. 51, n° 3, 1995, p. 696-697.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/400961ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

déjà une chose qui surprendra beaucoup de personnes.

La foi en Dieu chez Kant, comme nous le montre J.M. Odero, est la motivation première dans l'existence. La foi est une « situation existentielle » et l'existence de Dieu une *nécessité* subjective.

La seconde partie du livre nous offre un traité sur la philosophie de la religion où les références à Kant sont omniprésentes mais où il y a aussi de nombreux renvois à d'autres auteurs. Les chapitres sont nommés « La foi et la religion », « La foi et la communauté », « La foi et la révélation », « La foi chrétienne » et « Kant et la foi ». Les auteurs traités varient de Paul Ricœur à C.S. Lewis. Dans cette partie, J.M. Odero écrit sur le problème des miracles du point de vue philosophique chez Kant. Il examine la crédibilité empirique du christianisme (p. 515).

Pour conclure, J.M. Odero nous offre sa critique de la position kantienne. En fin de compte, Kant réduit la foi à un moment de la raison. Néanmoins, la raison pratique est l'origine de la dynamique de la foi (p. 575), le « *Vernunftglaube* ». Mais, toujours selon l'auteur, les intentions de Kant étaient bonnes : il voulait sauver la foi devant le fidéisme protestant. Dans cette optique, l'A. le voit finalement comme le fondateur de la philosophie de la religion systématique.

L'A. nous apparaît comme un grand savant de la pensée de Kant. Le livre contient d'innombrables annotations et il devrait intéresser tous les spécialistes de Kant et quiconque travaille la question de la foi dans la philosophie de la religion ou en théologie fondamentale.

Andrius VALEVIČIUS  
*Université de Sherbrooke*

John Elbert WILSON, **Schellings Mythologie. Zur Auslegung der Philosophie der Mythologie und der Offenbarung**. Coll. « Spekulation und Erfahrung », II 31. Stuttgart / Bad Cannstadt, Frommann / Holzboog, 1993, 292 pages.

Le titre de cet ouvrage, *La mythologie de Schelling*, en contient habilement tout le propos, qui est double. D'abord, l'auteur présente un

exposé systématique de la lecture que fait Schelling des mythologies occidentales et orientales, dans les leçons qu'il a tenues peu avant ou après la mort de Hegel sur la philosophie de la révélation et surtout sur la philosophie de la mythologie. Pour ce faire, il doit auparavant montrer l'enracinement de cette doctrine dans une métaphysique qui est tout à la fois un récit spéculatif sur l'être ; par suite, son prolongement dans la révélation doit aussi être indiqué. Ces deux premières parties, qui occupent les deux tiers de l'ouvrage, sont sans doute les moins novatrices, mais ne sont pas exemptes de qualités : car malgré que la doctrine qu'elles présentent soit, dans les leçons mêmes de Schelling, d'une redoutable sinuosité, Wilson parvient à en rendre la cohérence de manière claire et rigoureuse, sans simplifications. L'analyse est très soignée : l'auteur étudie la terminologie schellingienne à travers les variations métaphoriques qui s'y opèrent autour d'un même thème ; cela permet d'aborder ces thèmes dans toute leur ampleur, de rassembler les passages, souvent éparés, qui en traitent, et de les confronter afin d'en retrouver la cohérence et l'organicités.

Malgré ces qualités, l'exposé ne supprime pas ceux qu'un lecteur francophone, par exemple, pourra consulter sous la plume de Jankélévitch ou de Tilliette, sauf pour une chose : l'auteur parvient à montrer de façon convaincante que Schelling s'est lui-même compris à la lumière de l'herméneutique qu'il a élaborée pour rendre compte de l'aventure métaphysique humaine. Dans l'introduction, par exemple, Wilson avance l'idée séduisante selon laquelle les difficultés du texte schellingien manifestent chez leur auteur une intention mystagogique en tous points conforme à son interprétation des mystères antiques. C'est dire que Schelling s'est vu non seulement comme un philosophe de la mythologie, mais aussi comme un mythologue, ou que sa philosophie s'inscrivait à ses yeux dans le processus mythologique même qu'elle cherchait à décrypter. La mythologie dont parle Schelling est aussi sa mythologie.

Mais la nôtre aussi, hommes du présent. Tout l'effort de Wilson vise à montrer qu'on a tort, comme on fait couramment, de considérer la *Philosophie de la mythologie* de Schelling comme tournée uniquement vers le passé, comme dépassée par la révélation chrétienne sur laquelle fait fond la *Philosophie de la révélation*. Au contraire, les liens entre mythologie et ré-

## COMPTE RENDU

vélation sont très étroits, non seulement en ce que celle-ci succède à celle-là et y est préparée, mais aussi en ce que la mythologie survit au sein même de l'éon de la révélation, sous la forme du nihilisme, c'est-à-dire d'une culture et d'une pensée détournées de leur source vive. C'est l'occasion pour Schelling d'aperçus critiques saisissants sur l'histoire européenne, sur la philosophie, et aussi sur sa propre époque. Wilson rassemble tous ces jugements dans une troisième partie, brève mais extrêmement suggestive, qui à sa manière, modeste, se joint au concert des voix de plus en plus nombreuses invitant à une appropriation véritable, c'est-à-dire actualisée, de cette œuvre immense et inépuisable — tâche qui cependant reste encore à faire.

Lucien PELLETIER  
*Université de Sudbury*